

**Georges Labica, *Théorie de la violence.***  
**Napoli : La citta del sole ; Paris : Vrin, 2008**  
**(extraits)**

### **De la souffrance**

La violence n'est pas seulement une des réponses possibles à la souffrance, elle est son produit. Et elle est spécifique, s'il est vrai qu'il existe des « voies nerveuses de la souffrance...différentes des voies de la douleur comme sensation discriminante »<sup>1</sup>.

Job souffre, l'imprécateur, soulevé de révolte et frémissant de colère contre l'injustice qui le frappe. Prométhée, tout Dieu qu'il est, souffre. Médée, la chthonienne, fille du soleil, souffre quand elle tue ses enfants, auxquels elle veut épargner les frivolités de la vie citadine. Caïn, le fils méprisé, souffre. Oreste et Electre, les enfants maudits souffrent. Et Titus lui-même. Et la digne Lucrece. Et Jésus, le juste, acquittant d'avance les dettes qui ne sont pas les siennes. Et Catherine, Georges et tous ceux auxquels leur sainteté valut le martyre. Les démences qui hantent les théâtres grec et shakespearien sont autant d'expressions de souffrances, infligées par des Dieux capricieux ou des tyrans cruels. L'éventail des violences répond à l'éventail des souffrances. La mort seule annule ce vis à vis. Souffrance de la femme battue ou violée qui puise dans sa blessure la force de se venger. Souffrance d'une mère ou d'un époux qui abrège volontairement la souffrance de la personne aimée. Pour ce qui est des violences scolaires, et qui ont fait couler tant d'encre, perçoit-on qu'elles impliquent la souffrance de tous les protagonistes de l'institution ? Les élèves, en premier lieu, maintenus au collège en situation d'échec, qui multiplient les épreuves de force avec les enseignants<sup>2</sup> ; le maître ou la maîtresse ensuite qui ont à faire face à des classes « épouvantables » et répugnent à la sanction, en général inopérante<sup>3</sup> ; le chef d'établissement enfin, qui éprouve le plus grand mal à gérer les violences, car il n'a pas été formé pour cela : « la tristesse que lui inspire son expérience : l'aversion contre la violence des élèves, mais aussi contre celle qu'exerce l'institution scolaire le dispute en lui au malaise qu'il éprouve de se voir ainsi contraint d'user de la violence contre la représentation qu'il s'était faite de l'école et de son métier d'éducateur »<sup>4</sup>. Les émeutes provoquées par les jeunes des quartiers dits « défavorisés » ou des banlieues « difficiles », les dernières en novembre 2005, dans la région parisienne, n'ont nulle autre origine que la souffrance. L'extrême dégradation des conditions d'existence, inscrites dans un environnement sinistre, un milieu familial souvent désintégré, une école inadaptée, l'absence d'autres perspectives que celles de « petits boulots » dénués d'intérêt ou d'une économie informelle débouchant sur la délinquance ou la prostitution, les humiliations quotidiennes, le déni de citoyenneté et le racisme enfin, en viennent à former un abcès tel qu'il éclate en révoltes contre les représentants d'un ordre qui exclut, – policiers et pompiers, en destructions de ses symboles institutionnels, – bâtiments publics de sport et d'enseignement, et incendies de véhicules. Le pouvoir réplique par la répression assortie de quelques promesses. L'opinion publique, dûment conditionnée, dénonce les nouveaux « barbares », assurément graines de terroristes. La « gauche » politique, qui assure « comprendre » cette jeunesse, refuse de cautionner et les désordres et leurs conséquences sur des biens « dont précisément ces jeunes ont besoin », jusqu'aux voitures « qui appartiennent à leurs parents ». La bonne conscience déclare que ce n'est pas la bonne méthode et l'on passe à autre chose. La condamnation de la violence, de toute violence, fait l'unanimité. Les douleurs sociales, les plus criantes incluses, doivent passer par les canaux prévus à leur effet, tous pacifiques...La souffrance infligée qui écrase dans le silence les enfants maltraités, prostitués ou violés, a au moins le mérite de laisser la place aux initiatives charitables officielles ou officieuses, toutes pacifiques. Le colonisé a longtemps enduré cette condition... avant de saisir sa fourche.

L'adolescent, puis le jeune homme, convaincu qu'il ne trouvera ni place, ni repère, ni modèle, dans une société qu'il rejette en bloc, et qui les refuse, d'où qu'on les lui offre, famille, collège, église, armée, parti, métier, etc., s'abîme dans une souffrance dont son entourage, fût-il le plus proche, n'a même pas le soupçon. Son acuité intellectuelle tissée avec une sensibilité suraiguë lui fait, de toutes parts, découvrir de l'hostile. Déchiré constamment entre angoisse et agressivité, il s'en prend aux objets

1 Cf. Henri Atlan, « Du principe de plaisir à la morale de l'indignation », apud F. Héritier, **De la violence II**, ouvr. cit., p.292

2 Cf. Sylvain Broccholi, Françoise Oeuvar, *L'engrenage*, apud **La misère du monde**, ouvr. cit., p. 644.

3 Cf. Rosine Christin, *La classe de français*, *ibid.*, p. 673.

4 Cf. Gabrielle Balasz, Abdelmalek Sayad, *La violence de l'institution*, *ibid.*, p. 684.

familiers qui l'environnent. Il saccage d'abord ceux qui lui étaient les plus chers. Il casse. Il s'en prend aux personnes, les siens, à travers injures, menaces et coups, aux copains et aux connaissances qu'il traite avec sarcasmes afin de les déprécier et de les humilier, aux étrangers qu'il dépouille, qui d'un, qui d'une chaîne hi fi. Il vend ce qu'il peut vendre, sauf les livres dont il a déchiré la couverture pour faire ses joints. C'est à lui-même surtout qu'il s'attaque par les outrances de l'alcool et des drogues, par des mutilations, par des tentatives de suicide, l'une contrariée par un passant sur le pont d'où il allait sauter, une autre ratée, mais il laisse une jambe sur les rails du métro, la dernière enfin, après la longue errance de services de chirurgie en services psychiatriques (il fallait bien qu'il fût fou !), grâce à laquelle il parvient à mettre un terme à son insupportable douleur. Qui, chez ceux qui restent, s'incruste et continue à creuser ses galeries de remords, de culpabilité et d'impuissance.

Dans un pays comme le nôtre où des prouesses sont réalisées dans la réduction des morts de la route, de la majoration des sanctions (amendes, retrait de permis, confiscation du véhicule, peines d'emprisonnement) aux contraintes (interdiction de boissons alcoolisées, de cannabis, bientôt de tabac, ceintures de sécurité, vitesse, extension poursuivie de la surveillance par radars) et au conditionnement moral (spots télévisés d'accidents, recommandations sans cesse matraquées sur les haltes nécessaires, le sommeil...), où le conducteur, déjà vache à lait financière, est traité comme un assassin en puissance, les morts par suicide ne suscitent l'intérêt qu'à l'occasion de la publication de statistiques et les études psychologiques ou sociologiques, quand elles ne demeurent pas confidentielles, ne donnent lieu à aucune alerte publique, ni à aucun dispositif officiel de prévention. Or, la situation n'a rien d'accessoire. Selon la source la mieux accréditée, la Direction générale de la santé, la France, qui détient un record en Europe, dénombre 11.000 morts annuels par suicides, soit 19 cas sur 100.000 et 160.000 tentatives ; chez les 15-34 ans « le suicide apparaît comme la deuxième cause de décès, derrière les accidents de la route » (sic) ; sa fréquence, chez les chômeurs, est 8,5 fois plus élevée que chez l'ensemble des Français. Pour ne prendre qu'un seul exemple de cri d'alarme, la revue **Valeurs mutualistes**, interne, notons-le, au milieu enseignant, publiait récemment<sup>5</sup> un dossier intitulé « Le suicide et les jeunes. Parlons-en ! », dont le « chapeau » disait ceci : « Fait de société aussi difficile à appréhender que préoccupant, le suicide est encore bien souvent un sujet tabou. Or, pour prévenir le risque suicidaire, il faut en parler et ne négliger aucun moyen. Et il y a urgence... ». L'article citait le jugement d'un spécialiste, Michel Debout : « Le suicide renvoie à une difficulté à vivre »<sup>6</sup>. « Une tentative de suicide, était-il dit un peu plus bas, correspond à un mal-être et à un besoin d'expression lié au désir de faire disparaître la cause d'une souffrance » et l'adolescence était présentée comme « un contexte de vulnérabilité ». Il n'y a rien à ajouter. Sauf, peut-être, à mettre en garde quant à l'illusion que la parole serait libératrice, car, en la matière, elle ne l'est guère davantage que le « dialogue », dans l'ordre politique. Foin du noble suicide à la Sénèque ou à la Montherlant, des lieux précis sont aujourd'hui assignés : la jeunesse et le travail, producteurs de souffrance<sup>7</sup>, auxquels il faut ajouter la prison, où le suicide a été banalisé, et le mode vie de certaines catégories de population<sup>8</sup>. La société, dans tous ces cas, dénie le mal qui la ronge<sup>9</sup>. Elle occulte sa pathologie en substituant aux causes efficaces les causes dérivées : l'alcoolisme, explication toujours disponible, la toxicomanie et, bien sûr, les « troubles psychiatriques », – la dépression ou la schizophrénie<sup>10</sup>. Différentes recherches se sont attachées à ces phénomènes, mais elles ne peuvent en aucun cas dédouaner l'organisation sociale. Les réactions émotives, et les émotions en général, sont sous le contrôle du système nerveux sympathique et de l'adrénaline qu'il déclenche et qui joue un rôle clef dans la colère et la peur. L'hypertonie motrice accompagne toutes les émotions et peut les amener à la violence. Le système endocrinien, associé au système nerveux, est responsable, par ses messagers chimiques que sont les hormones, du maintien de l'équilibre le plus favorable entre l'individu et le milieu, sollicité sans cesse par des stimuli externes. Les synapses, qui assurent le contact entre neurones, permettent l'émission d'informations, à l'origine des réflexes d'excitation ou d'inhibition et sont indispensables à la compréhension des fonctions psychologiques elles-mêmes. Ce qu'Aristote, Descartes et Spinoza, on le sait, nommaient *passions*, de l'Amour à la Haine, se résout ainsi à de complexes

---

5 N° 223, février 2003.

6 Cf l'ouvrage de référence de cet auteur **La France du suicide** (Paris, Stock, 2002)

7 Je viens d'évoquer le premier. Le second renvoie aussi bien au non travail (le chômage) qu'aux nouvelles formes prises par le travail. J'ai déjà abordé la question du « harcèlement », je reviendrai plus avant sur la souffrance au travail.

8 Une étude en cours de Brigitte Lhomond et Marie-Josèphe Saurel-Cubizolles fait apparaître que le taux de suicide est plus élevé chez les lesbiennes que chez les autres femmes et qu'il doit être mis en rapport avec « un mal-être plus fréquent » (cf. **Le Monde**, 05.02.03).

9 Un quotidien présente un dossier, « Survivre au suicide d'un enfant », en écrivant : « Les parents se retrouvent le plus souvent seuls, abandonnés par *une société dans le déni* » (Benoit Hopkin, apud **Le Monde**, 2-3 oct. 2005 ; souligné par moi, G.L.).

10 Ces « facteurs de risque » sont mentionnés dans le rapport déjà cité de la Direction de la Santé.

réactions physico-chimiques, impliquant l'ensemble des processus organiques. Récemment introduit en psychiatrie, le concept de *vulnérabilité* « peut s'exprimer à des niveaux différents, – aux niveaux biologique, neurophysiologique, neuroanatomique, à celui des performances psychologiques ou au niveau comportemental »<sup>11</sup>. Il est ainsi possible de mettre en évidence, pour la schizophrénie, un niveau 1, période pré et périnatale (prédisposition génétique, facteurs intra-utérins, trauma de naissance, liens parentaux), qui correspond à la *prédisposition* ; un niveau 2, période de développement (trauma crânien, infections, apprentissage inadéquat, style de communication familiale), qui est celui de la *vulnérabilité* ; un niveau 3, précipitateurs de la psychose (consommation de drogues, événements de vie stressants, environnement stressant), qui représente l'*épisode schizophrénique* proprement dit ; un niveau 4, période psychotique et post psychotique (consommation de drogues, événements de vie stressants, environnement familial stressant, « étiquetage » et stigmatisation, isolation sociale et réintégration, réadaptation du rôle social, style de la prise charge institutionnelle), dit *cours et aboutissement*<sup>12</sup>. La finalité des études consiste à « approfondir nos connaissances sur les facteurs de vulnérabilité personnels non spécifiques qui peuvent abaisser le seuil de tolérance à l'égard d'influences stressantes »<sup>13</sup>. Le concept de *résilience*, emprunté à la mécanique et à la physique, où il signifie la résistance aux chocs<sup>14</sup>, a fait son apparition en neuropsychologie (Boris Cyrulnik et Serban Ionescu), pour mesurer la capacité d'un individu à surmonter les traumatismes et toutes les manifestations du « mal-être », dont les suicidaires, qu'il s'agit de repérer et de prévenir par le recours à des antidotes comportementaux, de la sublimation au changement de mode de vie.

Même si l'on se trouve encore fort éloigné de la reconnaissance d'une donnée dont on tirerait ouvertement les conséquences sociales, psychiques et éthiques, la relation entre la souffrance et la violence (S/V) ne fait plus l'objet de doute, du moins chez les divers chercheurs en sciences humaines. Ainsi le rapport collectif à destination du ministre Claude Bartolone, **Souffrances et violences à l'adolescence**<sup>15</sup>, est d'emblée parfaitement clair sur ce point : « Souffrances et violences sont intimement associées (...) La violence est un clignotant de la souffrance (...) La violence ne trouve pas sa source dans une barbarie, mais dans la souffrance de celui qui s'y trouve aculé »<sup>16</sup>. Et les auteurs relèvent, en prenant comme exemple « la loi Peyrefitte, dite sécurité et liberté », qu'il existe un « déni de la victimisation » et que chez les sociologues eux-mêmes, « prendre le point de vue de la victime a souvent été difficile », alors que l'école est incapable de « masquer l'origine sociale de la violence scolaire »<sup>17</sup>. Le rapport S/V est passible de plusieurs figures. La plus élémentaire associe étroitement les deux termes. Il s'agit alors de la violence infligée par un tiers qui provoque la souffrance. C'est le cas des enfants et des vieillards maltraités, des détenus, surtout politiques, et parfois encore, y compris dans les sociétés dites développées, des aliénés en asile, des opprimés de toutes sortes, donc aussi des salariés, étant entendu que la souffrance en question peut aller jusqu'à la martyrisation et à la mort. Les femmes, en tant que telles, sont globalement, tous contextes sociaux et culturels confondus, l'objet de maltraitances. Cette évidence là fait l'objet d'un consensus sans failles. Elle se voit d'autant plus reconnue, admise, prise en considération, ressassée et, bien entendu, dénoncée et vilipendée, qu'elle est, de constats en statistiques et en déplorations, de promesses officielles en mesurette, régulièrement reconduite. Conduite magique, impuissance ou cynisme, tout se passe comme si les mots étaient dotés du pouvoir d'au moins modifier l'état de choses existant, en attendant la réalisation de l'égalité entre les sexes. Etre femme représente une surdétermination de tout rapport S/V, que l'on parle d'enfants, de personnes âgées, de prisonniers, d'exploités ou de travailleurs, les termes eux-mêmes, -violence, souffrance, appartenant au féminin<sup>18</sup>. Le rapport S/V peut, en second lieu, se laisser lire en trois facteurs : violence- souffrance- violence, soit de la violence subie (infligée) à la violence réactive (qu'on inflige). Une première expression est donnée quand la violence est endogène, dirigée par le sujet contre lui-même. C'est le suicide, que j'ai pris comme point de départ, à cause de son homogénéité. Cependant toutes les situations ne conduisent pas à une telle extrémité. Le vieil Ibn Khaldûn relevait, il y a plus de six siècles :

---

11 Cf. Peter Berner, « Les modèles de vulnérabilité en psychiatrie », apud **La Revue Française de Psychiatrie et de Psychologie Médicale**, n°18, mai 1996, p. 109.

12 *Ibid.* il s'agit du « modèle interactionnel de Werner », reproduit p. 110.

13 *Ibid.*, p. 113.

14 Le mot a été utilisé par Luciano Canfora pour caractériser le capitalisme : « Le capitalisme a une résilience immense qu'aucun système économique et social antérieur (à notre connaissance) n'a jamais possédée » (cité par Jean-Pierre Garnier, *Leur démocratie et la nôtre*, apud **Utopie critique**, n° 36, févr. 2006, p. 49).

15 Paris, ESF éd., 2000.

16 *Ibid.*, p.12 et 16.

17 *Ibid.*, p. 45, 47 et 51.

18 J'ai fait et je ferai apparaître ça et là chiffres et formes de cette maltraitance. Dans l'énorme littérature, souvent inégale, sur la question, je signale un petit *vade-mecum* fort utile : Elsa Fayner, **Violences, féminin pluriel. Les violences envers les femmes dans le monde contemporain**, Paris, Flammarion/Librio, 2006.

« Lorsque les enfants ont été éduqués dans un climat d'injustice et de contrainte (...) cette violence empêche leur esprit de s'épanouir », victimes de la peur, ils se laissent aller au mensonge, à la fraude et à la dissimulation. Suit une comparaison : « Voici ce qui arrive à toute nation qui, connaissant l'empire de la violence, est accablée par l'injustice », elle tombe sous la domination d'autrui et devient incapable de préserver son indépendance<sup>19</sup>. Les exemples ne manquent assurément pas de ces démissions et de ses résignations, individuelles autant que collectives. Combien d'enfants torturés et de femmes battues, qui n'ont pas été en état de porter plainte et dont la justice n'a pas eu à connaître ? Or, il est d'autres répliques au même état de choses. Il arrive que la violence et les iniquités endurées provoquent une violence en retour, exogène celle-là, de revanche et de vengeance, dont la noblesse n'est pas automatiquement le lot. L'enfant humilié se mue en un adolescent brutal et impitoyable, qui a pris soin de se préparer physiquement et mentalement. Une extraordinaire démonstration en a été donnée dans le récit de Jan Guillou, précisément intitulé **La fabrique de la violence**, dont le héros provoque, autour de lui, autant de souffrances qu'il en reçoit<sup>20</sup>. On se souvient également, dans le registre politique, de la superbe et terrifiante histoire de **Maria Republica**, contée par Agustin Gomez-Arcos<sup>21</sup>. Peu de femmes, par contre, en viennent à adopter l'attitude de la Tess de Thomas Hardy et à tuer le compagnon qui a fait d'elles des souffre-douleur, tandis que le crime passionnel, surtout s'il est le fait d'un homme, bénéficie des faveurs des tribunaux. S/V, V/S, V/S/V, la chimie des divers comportements n'est sans doute pas la même et la violence portée au carré ne saurait être assimilable à quelque résilience. Une femme, pasteur à Genève, Lytta Basset, affirme qu'elle a adopté comme ligne de conduite que le mal subi importe plus que le mal commis. Est-ce valable dans tous les cas distingués ?

### De la Théologie de la Libération

Les caractéristiques de la Théologie de la Libération sont très différentes de celles de la non-violence. Il faut noter que s'inspirant de l'exemple fourni au continent par la révolution cubaine et profitant de l'ouverture provoquée par Vatican II, après l'élection de Jean XXIII, la Théologie de la Libération est tout d'abord spécifique de l'Amérique latine, où se conjuguent l'extrême misère, la violence des rapports de classes, l'impérialisme US et l'hégémonie de l'Eglise catholique. Le crime remonte à 1492 et à la « découverte de l'Amérique », qualifiée par Leonardo Boff de « plus grand génocide de l'histoire »<sup>22</sup>, l'épée asservissant les corps et la croix les âmes<sup>23</sup>, suivie des deux autres « invasions », par la France et l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle, et par les Etats-Unis dans les années 30 du siècle suivant. La brutale destruction des civilisations autochtones par l'Occident, l'imposition de la religion du conquérant, la succession des colonisations jusqu'à la doctrine Monroe et à l'impérialisme étatsunien, ont, de la sorte, créé une situation bien particulière où des masses de paysans surexploités et de citoyens marginalisés ont puisé dans leur foi les raisons de leur révolte. D'où, en second lieu, *l'option préférentielle pour les pauvres* dont la Théologie de la Libération a fait sa préoccupation et sa règle de conduite centrales. La place des chrétiens, protestants comme catholiques, et singulièrement de leurs pasteurs, se situe auprès des pauvres. Cette catégorie se substitue à la fois à celle de prolétariat et à celle de classe, qu'elle englobe dans l'ensemble plus vaste du *peuple*. Partant, se recourent, s'associent et même se confondent aspirations politiques et aspirations religieuses, dans une semblable volonté *révolutionnaire*, car Dieu est immanent à l'histoire et la rédemption est d'ordre politique. Les Droits des pauvres ne sauraient non plus se dissoudre dans l'abstraction des Droits de l'Homme : ils ont vocation à « changer le monde ». Le socialisme représente donc la finalité commune. Le socialisme « réellement existant », malgré tous ses défauts, en matière de liberté et de démocratie, a réussi « la révolution de la faim » et il y a moins d'enfants qui meurent à La Havane qu'à Washington. « Il n'est pas de salut dans le capitalisme »<sup>24</sup>. « Notre révolution, – déclarait le communiqué du Front sandiniste de libération le 7 octobre 1980, incarne l'histoire et la culture nationale. Les chrétiens sont partie intégrante de notre

---

19 Ibn Khaldûn, **La Muqaddima**, Extraits, G. L. et J.-E. Bencheikh, Alger, Hachette, 1965, p. 177. La même idée se rencontre, entre autres, chez Montaigne : « J'accuse toute violence en l'éducation d'une âme tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté... » (**Essais**, ouvr. cit., II, ch. VIII, « De l'affection des pères aux enfants », p.93).

20 Traduit du suédois par Philippe Bouquet, Marseille, Agone éd., 2001. **Le Petit roi**, de Mathieu Belezzi (Paris, Phébus éd., 1999) est de la même veine. A l'inverse, sur les terribles souffrances passives endurées par une mère et ses enfants, cf. Arnaldur Indridason, **La femme en vert** (Paris, Métailié éd., 2006).

21 Paris, Seuil éd., 1983.

22 **Con la libertad del Evangelio**, Ed Nueva Utopia, Madrid, 1991, p. 31.

23 *Ibid.*, p. 61 et tout le chapitre VI.

24 *Ibid.*, p. 15 et *supra* p. 14.

histoire révolutionnaire de façon plus étroite que les autres mouvements révolutionnaires de l'Amérique latine, et peut-être du monde. Ce fait ouvre une possibilité nouvelle et intéressante de participation des chrétiens aux révolutions d'autres latitudes, non seulement pendant la lutte pour le pouvoir, mais également au moment de la construction de la société nouvelle »<sup>25</sup>. La tradition en existe en Europe, dès la révolution des paysans de Thomas Münzer, de la rébellion irlandaise de 1798 de Wolf Tone, invoquant « l'exemple glorieux » de la Révolution française, « bénédiction divine », qui promettait au colonialisme britannique : « une vengeance sanglante », jusqu'au mouvement chartiste. Dès 1956, au Brésil, les Communautés ecclésiales de base, qui, faute de vocations, avaient fait appel aux laïcs, ainsi que les groupes de quartier ou les Commissions Justice et Paix, partageaient cette opinion.

C'est pourquoi l'opposition à l'Eglise institutionnelle et à l'orthodoxie officielle, qui offre comme un lointain écho aux critiques formulées par un Guillaume d'Ockham<sup>26</sup>, représente le troisième caractère de la Théologie de la libération. « La politique du Vatican, – écrit Leonardo Boff, est antipopulaire, antirévolutionnaire et anticommuniste » ; elle n'est, « en aucune manière libératrice »<sup>27</sup> ; elle s'articule avec celle des tenants du pouvoir. Jean-Paul II « s'était convaincu que le marxisme était le péril menaçant l'Amérique latine, quand le véritable péril était et demeure le capitalisme sauvage et colonialiste avec ses élites antipopulaires et rétrogrades »<sup>28</sup>. Antonio Fragoso rapportant la visite du pape au Brésil en 1968, relève que l'on avait choisi les paysans qui devaient le rencontrer et commente « les plus pauvres, ceux qui avaient de graves problèmes, les enfants des plus misérables, les mendiants, ont été éloignés. Tout ce monde-là, qui a la première place dans le cœur de Dieu, a été écarté. Et le Pape n'a pas vu les plus pauvres »<sup>29</sup>.

A l'inverse, il est significatif que ce soit en Amérique latine que des chefs révolutionnaires se soient intéressés de près à la religion et à son rôle : Frei Beto, un théologien de la libération, fait remarquer à Castro dans l'entretien qui les réunit : « c'est la première fois que le chef d'Etat d'un pays socialiste donne un entretien exclusif sur le thème de la religion »<sup>30</sup>

Il est bon de savoir, d'autre part, que les théologiens de la libération défendent le pluralisme religieux et considèrent les autres religions comme légitimes. C'est donc bien la liaison avec les pauvres qui fait peur aux puissants, et non le marxisme, dont on connaît la faiblesse en Amérique latine, à l'exception de l'influence de Mariatégui. La voie de la violence n'est pourtant nullement privilégiée. Au contraire, les principaux théologiens de la libération, – Gutierrez, Assmann, Boff ou Camara préconisent la non-violence. Ce qui ne signifie pas non plus que cette dernière soit exclusive, elle est seulement préférable, car des cas peuvent se présenter imposant une légitimation religieuse de la violence émancipatrice : ainsi du séminariste Nestor Paz, qui sera tué au combat, et de nombreux chrétiens participant, en 1969-71, en Bolivie, à la guérilla de l'ELN, initiée par Che Guevara ; ainsi du missionnaire espagnol Gaspar Garcia Laviana se joignant, en 1970, au FSLN du Nicaragua, ou, dans les années d'exacerbation de la violence, de 60 à 80, de Camilo Torres, qui fut le premier prêtre à s'engager dans un mouvement d'inspiration marxiste (1966)<sup>31</sup>. Antonio Fragoso, déjà cité, qui fut évêque de Crateus, dans le Nordeste brésilien, où il constatait que la grande propriété foncière et la monoculture rendaient tout développement impossible<sup>32</sup>, ne craint pas d'écrire : « Le chrétien qui prétend être conséquent avec sa foi doit s'engager dans la lutte pour la libération des frères du Christ, pour leur libération de la faim, de la maladie, de la misère, de l'oppression (...) Il est possible que la lutte armée soit nécessaire. Et quand elle est nécessaire, elle peut être évangélique, et il faut alors l'organiser »<sup>33</sup>. Enrique Dussel, de son côté, écrit : « Seul l'athéisme de la religion de domination, des dieux qui exigent des sacrifices, le sang des opprimés, des jeunes (comme ce Moloch phénicien qui acceptait le sang des

---

25 Cité par Rodrigo A. Rivas, *Su bugiardi, ladri e briganti*, apud G. Girardi, C. Preve, J. R. Regidor, R. A. Rivas, **Teologia della Liberazione**, Roma, Sapere 2000, 1985, p. 51 (trad. G. L.)

26 Cf. **Court traité du pouvoir tyrannique**, éd. de Jean-Fabien Spitz, Paris, PUF, 1999, Liv. III, Ch. I.

27 Cf. ouvr. cit., p. 36 et 37.

28 Cité par Edio Vallini, *Note sulla teologia delle liberazione*, Roma, **Marxismo Oggi**, 2005 :3, p. 25 (trad. G. L.) ; voir aussi, dans le même recueil, José Ramos Regidor, *Alcuni dati sulla storia, i contenuti e la sfida della teologia della liberazione*, p. 59 et suiv. sur les formes de lutte conduites par l'Eglise officielle, ou du « Premier monde », contre la théologie de la libération, ou p. 83 sur l'équipe du cardinal Ratzinger (devenu depuis Benoît XVI) appuyant Lopez Trujillo et l'Opus Dei.

29 Cf. **Evangile et révolution sociale**, Paris ed. du Cerf, 1969, p. 169.

30 Cf. **Fidel y la religion. Conversaciones con Frei Beto**, La Havane, Oficina de Publicaciones del Consejo de Estado, 1985, p. 87.

31 Cf., sur ces points, Michaël Löwy, *Religion, politique et violence : le cas de la théologie de la libération*, apud **Lignes**, n° 25, ouvr. déjà cité ; et du même auteur, pour un historique : *Marxisme et christianisme en Amérique latine*, apud G. L. et Jean Robelin, **Politique et Religion**, Paris, L'Harmattan, 1994, et **La guerre des dieux**, Paris, Ed. du Félin, 1998.

32 Cf.ouvr.cit., p.42.

33 *Ibid.*, p. 26 et 34-35.

enfants des pauvres) peut être le point de départ où commence toute critique de la religion. Cela, Marx l'a vu de façon adéquate »<sup>34</sup>.

Le message de la Théologie de la libération ne s'est toutefois pas limité à la seule Amérique latine. Habitée par le souci préférentiel des pauvres, c'est-à-dire de l'immense majorité de l'humanité, elle était porteuse d'une universalité coextensive à celle des mouvements populaires d'émancipation. Partant, elle a fait l'objet de nombreux rapprochements, avec la « théologie noire » du Black Power<sup>35</sup>, la théologie africaine, l'opposition anti-Marcos aux Philippines et même au Sri Lanka et en Indonésie, où les chrétiens sont minoritaires. Giulio Girardi se demande si une théologie de la libération est possible en Europe, où la bipolarisation domination/libération semble moins visible, et il constate que les différents courants critiques, dont il dresse une liste – Chrétiens pour le socialisme, prêtres ouvriers, jeunesse et travailleurs catholiques dans plusieurs pays, etc., ne possèdent aucune unité doctrinale<sup>36</sup>. Domenico Jervolino, pour sa part, maintient « la possibilité d'une rencontre réciproquement respectueuse et féconde entre le parti de classe, qui se réclame du marxisme comme théorie de la libération économique, sociale et politique, et ces groupes ou communautés de chrétiens qui vivent leur propre expérience de la foi en tant que gage d'une libération d'ensemble de l'homme »<sup>37</sup>. Des usages passablement métaphoriques, tels celui qu'a proposé Tahar Bensaada parlant à propos des courants réformistes de l'Islam, considérés comme non contradictoires avec le terme de « révolution », Tels la « Théologie de la libération de Mohamed Abdou » ou la « Théologie de la libération d'Ibn Badis »<sup>38</sup>, ou celui de Marc Ellis, dans son **Vers une théologie juive de la libération**<sup>39</sup>, apparaissent assurément comme des témoignages de son audience. Toutefois, dans les deux cas, la référence à l'Amérique latine est absente et il s'agit plutôt de projets à finalité de Renaissances internes.

On évoque parfois aujourd'hui le déclin de la théologie de la libération, sous l'effet des répressions dont on été massivement victimes, dans le tiers-monde, les mouvements communistes et émancipateurs, au profit du pentecôtisme et des religions afro-américaines<sup>40</sup>. N'en demeure pas moins « l'option préférentielle » qui conserve son caractère central aussi bien dans le Movimento dos Trabalhadores Sem Terra (MST) brésilien, qui entend dispenser une formation marxiste aux cadres de l'école nationale, Florestan Fernandes, qu'il vient d'ouvrir à Guararema (janv.2005), que dans la nouvelle République Bolivarienne du Venezuela. João Pedro Stedile, un des responsables du MST en définit la tâche : « Nous pensons que l'essentiel du travail militant doit se faire où les pauvres vivent, sous forme de travail de base »<sup>41</sup> et Hugo Chavez martèle en toute occasion : « Nous voulons en finir avec la pauvreté ? Donnons le pouvoir aux pauvres »<sup>42</sup>. Tous approuveraient la formule de Victor Hugo :

« Quiconque a les pieds nus marche plus près de Dieu »

La vieille Europe elle-même et ses démocraties les plus avancées n'ont-elles pas retrouvé, venus de leurs âges sombres, ces concepts de *pauvre* et de *pauvreté*, indissociablement liés à celui de *peuple* ?  
43

## Chapitre dixième DU SYSTEME

*Vieil océan, les différentes espèces de poissons que tu nourris  
n'ont pas juré fraternité entre elles*

---

34 *Ethique de la libération*, apud **Encyclopédie philosophique universelle, Les Notions philosophiques**, Paris, PUF, 1990. Du même auteur, cf. **L'éthique de la libération. A l'ère de la mondialisation et de l'exclusion**, Paris, L'Harmattan éd., 2004.

35 J. R. Regidor, dans l'étude déjà référencée, cite le livre de James Cone de 1969, **Teologia nera della liberazione e Black Power**, trad. italienne, Roma, Quiriniana, 1973, p.61.

36 *I problemi per una teologia della liberazione in Europa e in Italia*, apud **Teologia della liberazione**, ouvr. cit.

37 *Presentazione*, *ibid.*, p.10.

38 Il s'agit de deux articles de 2006, sous ce titre, apud [http://www.oumma.com/article.php3id?\\_article=2009](http://www.oumma.com/article.php3id?_article=2009).

39 **Toward a Jewish theology of liberation**, New York, Orbis Books, 2001. L'Auteur avait donné un aperçu de ses thèses dans **Liaisons internationales**, du Centre Oecuméniques de liaisons internationales, n° 53, Bruxelles, déc. 1987.

40 Cf. Michaël Löwy, *La théologie de la libération est-elle finie ?*, apud G. L. **Religion et politique** (revue M., n°76, mars-avril 1995)

41 *Etre sans terre*, entretien avec Oziel Alvez, apud **Rouge**, 17 févr. 2005.

42 Titre de la brochure reproduisant l'intervention à la réunion des chefs d'Etat, aux Nations Unies, en sept. 2004

43 Voir G. L., *Des hommes en trop ?*, apud Frédéric Abecassis et Pierre Roche, dtion, **Précarisation du travail et lien social**, Paris, L'Harmattan, 2001 (trad. espagnole, *Sobran hombres ?*, apud **La pobreza**, Anthropos, 2001) ; et *id°*, *Peuple, masses, souveraineté*, apud **Démocratie et révolution**, Paris, Le Temps des cerises, 2002.

« *Sur la violence*  
 « Du courant impétueux on dit qu'il est violent  
 Mais du lit du fleuve qui l'emprisonne  
 Nul ne dira qu'il est violent  
 De la tempête qui ploie les bouleaux  
 On dit qu'elle est violente  
 Mais qu'en est-il de la tempête  
 Qui ploie le dos des cantonniers »<sup>44</sup>.

Le mot de *système* présente l'avantage, si l'on écarte les spéculations philosophiques, singulièrement hégéliennes<sup>45</sup>, à son propos, de ne pas receler de difficultés particulières. Littré : « Proprement, un composé de parties coordonnées entre elles » ; Labarrière (un hégélien) : « un ensemble de relations ou de normes qui s'imposent comme telles dans leur figure achevée »<sup>46</sup>. Le système, pour nous, désormais, c'est le capitalisme en tant que mode de production dominant, et, j'ajoute, car ce point reste à travailler, parvenu à son stade mondialisé. Le système est le lieu, par excellence, la patrie, de la violence qui asservit et de la violence qui émancipe, l'une et l'autre également parvenues à leur moment de plus grande intensité. Une telle définition, bien qu'elle soit inscrite dans la logique des développements précédents, requiert deux précisions préliminaires. D'une part, il faut aller plus avant dans l'intelligibilité de ce concept mou et en dégager les deux faces, précisément relevées par le poète. La face la plus visible, au point qu'elle parvient, inconsciemment ou de façon délibérée, à en monopoliser le sens, est celle qui inspire la peur et qui fait scandale, par ses actes : toutes les manières de nuire à son prochain, de l'injure et du horion aux atrocités et à la mort plus ou moins cruelle, infligée à l'individu, au groupe ou à soi-même, des automutilations aux suicides, et par ses moyens : tous les objets qui en sont les accessoires et qui sont innombrables, du poing et du couteau aux poisons, gaz, armes à feu, explosifs et bombes variées, jusqu'au nucléaire, en bref : « faut qu'ça saigne » comme dit Boris Vian. On sait à quel point la visibilité s'épanouit en pulsions voyeuristes, des récits (romans policiers, théâtre tragique, histoires et enquêtes rapportant crimes, tortures, boucheries,...), aux images (scènes d'horreur), aux sons (les cris), et aux spectacles (quand on accourt pour être témoin d'un accident). La souffrance est spectacle et le sado-masochisme, un jeu de société. Cette violence physique est celle que l'on décrit, que l'on mesure, que l'on évalue statistiquement, et, sous la fascination inavouable, dont on s'alarme, dont on s'effraie, contre quoi on s'élève, que l'on dénonce, à quoi il faut mettre un terme, que l'on condamne et sur laquelle on appelle les plus impitoyables châtiments. Aussitôt qu'apparaît le risque de la *spirale-de*, aucun expert n'est de trop. On prend à témoin et on convoque, au contraire, la foule des psychologues, sociologues, pédagogues, criminologues, analystes, juristes, médecins, sans parler des professionnels du maintien de l'ordre, en nombre eux aussi, et l'opinion qui a son mot à dire.

L'autre face de la violence, quant à elle, ne fait pas l'objet d'une semblable mobilisation morale. A quelques éléments près, passagers et négligeables, – accidents du travail, manifestations ou grèves, vite dissous dans les formes visibles, quand ils ne sont pas criminalisés, elle possède tout ce qu'il faut pour passer inaperçue : silencieuse, sans aucun exhibitionnisme douteux, d'apparence honnête et de bonne tenue, elle est pacifique et respectueuse de l'ordre, d'un mot *non-violente*. Elle est pourtant incomparablement plus violente, au double titre de ses pratiques qui, avec l'étape historique du mode capitaliste de production, permet de mettre au jour à cru les rapports d'exploitation<sup>47</sup>, présents au sein de toutes les formations économique-sociales antérieures, et au titre de ses apparences organisationnelles (ex. le régime de la propriété) et idéologiques (ex. les Droits de l'Homme) qui en garantissent la légitimité. L'éventail de l'exploitation ne laisse rien en dehors de lui. La soumission du travail au capital, qui clive entre riches et pauvres, dominants et dominés, et établit les inégalités de toute nature, s'exerce au plan national (lutttes politiques qui sont lutttes de classes) aussi bien qu'à l'international (concurrence, colonisation, guerres). La maîtrise économique est indissociablement politique, diplomatique, culturelle, scientifique, idéologique et, aujourd'hui, informationnelle. La fonction de l'Etat s'étend largement au-delà du domaine qui est en propre le sien, – la constitution, les institutions, le droit, la justice, le police, l'armée, soit le pouvoir et le fameux monopole de la violence, qui ne poursuit d'autre fin que la

44 Bertolt Brecht, **Me-TI ou Le livre des retournements**, Paris, 1968, p. 142-143. Le même avait écrit, un peu plus avant (p.36) : « Beaucoup sont disposés aujourd'hui à combattre la violence dont on use contre ceux qui sont sans défense. Mais sont-ils capables de reconnaître la violence ? »

45 Voir, par exemple, Tom Rockmore, **Georg Wilhelm Friedrich Hegel** (Paris, Critérim, 1992) qui se livre à un minutieux examen.

46 **Les notions philosophiques Dictionnaire** (Encyclopédie philosophique universelle, ouvr. cit.).

47 Je renvoie à G. L., *Exploitation (théorie de l') apud Dictionnaire de la pensée sociologique*, Paris, PUF, 2005.

dissuasion de la violence, elle préside aux hiérarchies, dont elle impose le modèle. Au Moyen Age déjà, St Thomas, qui s'y connaissait, transposait dans la cité céleste ce qu'il voyait dans la cité terrestre : Dieu/le Prince/, les Saints/les Nobles, les Anges/les Ecclésiastiques, les Fidèles/le Peuple<sup>48</sup>. Les séries du même type n'ont cessé de se multiplier : le chef d'entreprise et son conseil d'actionnaires/ le DRH et ses homologues/ les chefs de service et de bureau, les contremaîtres/les ouvriers en CDI/en CDD ; le Patron de supermarché/ les grossistes/les transporteurs/les paysans ; la mère maquerelle/les recruteurs/les proxénètes/les prostitués (enfants, femmes, hommes)/les clients ; le chef de service hospitalier/les médecins adjoints/les internes/les externes/ les infirmières/ les aides-soignants/le personnel d'entretien/les patients, etc., sans oublier, encore au-dessus, des contrôleurs, des économistes, des ministres, des financiers. « Ni Dieu, ni maître » : tous sont visés. On comprend, en tout cas, pourquoi je ne peux partager le plan des diverses « Histoires de la violence », qui font figurer dans leurs énumérations la violence économique auprès, ou à la suite, de la criminalité, de la violence « urbaine » ou de la violence à l'école, quand, la référant à Marx, ils ne lui confèrent pas le statut invalidant de « doctrine ». Dans l'ordre de la violence, des violences, il existe aussi des hiérarchies, comme en grammaire, la principale et la subordonnée, comme en logique, la majeure et la mineure, comme en astronomie, Saturne et ses satellites, ou comme dans la rue, le pire et le moins pire. La violence du système est la violence *structurelle*, ou, comme dit Bourdieu : « la violence inerte de l'ordre des choses, celle qui est inscrite dans les mécanismes implacables du marché de l'emploi, du marché scolaire, du racisme », étant bien entendu que « l'ordre des choses », c'est l'ordre dominant *humain* qui se fait passer pour la fatalité<sup>49</sup>. C'est parce que cette violence, qui crève les yeux, ne passe pas toujours inaperçue que l'on tente de la conjurer, à travers diverses attitudes, soit en la justifiant en tant que nécessité de tout ordre social, soit en la faisant entrer dans le rang des violences ordinaires, donc en l'amoindrissant, à la fois parce qu'elle ne fait pas couler le sang et qu'elle n'est qu'une perversion non prédicible du système, soit en objectant que le caractère excessif (entendons périlleux pour l'ordre en place) de la contre violence qu'elle pourrait susciter suffit à fournir la preuve de sa banalisation. Mais peut-on « concilier l'inconciliable ? »<sup>50</sup>

Mon second préliminaire concerne la mondialisation (ou globalisation). Il ne s'agit pas ici de se lancer dans l'analyse du concept, ni de trouver un chemin dans la Brocéliande des centaines de livres et d'articles qui l'ont dépecé et continuent leur acharnement. Je retiens, pour ma part, que le mot désigne le stade auquel est parvenu le développement du capitalisme, ou, si l'on préfère, avec Lénine, de l'impérialisme<sup>51</sup>. Quoi qu'il en soit de sa nature, dont on peut légitimement considérer qu'elle répond à l'essence même du capitalisme, dès son avènement<sup>52</sup>, et de sa datation dont les chercheurs disputent encore, je retiens également, qu'elle soit référable à son extension planétaire ou à des mutations opérationnelles, la *nouveauté* du phénomène, en ce qu'elle impose une repensée d'ensemble de la situation actuelle sous toutes ses dimensions, -économique, politique, idéologique, culturelle, éthique, stratégique, etc., et de leurs imbrications, inséparablement nationales et internationales, en dehors desquelles on ne saurait parler de mondialisation. L'aspect que je privilégierais est évidemment celui de la violence en partant de la proposition que nous avons affaire aujourd'hui à *une mondialisation de la violence* dont l'examen devra dégager les conséquences, savoir une *violence mondialisée*, cette dernière, en tant que contre violence, ou violence émancipatrice, s'opposant à la première, violence structurelle ou violence de domination. La violence en titre, physique celle-là, en verra sans doute son statut quelque peu modifié. Ceux qui soutiennent, air connu, que la violence a toujours existé sous toutes ses formes, des coupeurs de bourse aux assassins en série et aux massacreurs galonnés, et qui vont même jusqu'à prétendre que la criminalité, du moins dans certains secteurs, a régressé à l'époque contemporaine, sont les mêmes qui s'enflamment pour les « révolutions » technologiques, informationnelles et autres, auxquelles nos démocraties, « développées » et « occidentales », devraient d'être devenues des « modèles », et vantent l'adhésion quasi universelle aux Droits de l'Homme. Or, ces deux séries d'arguments sont contradictoires entre elles. S'il est vrai que nous ayons accompli des progrès aussi considérables, comment expliquer le maintien d'un taux constant de criminalité, l'explosion elle-même de certains secteurs (ex. les fameuses « incivilités ») et le nombre sans cesse accru des incarcérations ? Ne vaudrait-il pas mieux, en bonne logique, confesser que l'état de la criminalité ne fait que refléter l'état de la société, dont, en l'occurrence, il révèle le caractère pathologique. L'invisible qui travaille le visible ne le contaminerait-il pas de la charge de nuisances dont il est le porteur ? De nuisances, au vrai

---

48 Je ne suis plus certain de ces couples, mais l'idée y est.

49 Cf. **La misère du monde**, ouvr. cit., p. 86.

50 La question semble préoccuper l'officine du patronat français (le MEDEF), qui l'a choisie comme thème de son université d'été en 2006.

51 Cf. G. L., *De l'impérialisme à la mondialisation*, Préface à **V. I. Lénine, L'impérialisme stade suprême du capitalisme**, Paris, Le Temps des cerises, 2001.

52 Cf. G. L., *Las lecciones del Manifiesto*, apud **Realitat**, n° 53-54, Barcelona, 1998.



de violences, dont le moment est venu d'esquisser la systématique, très schématique et à coup sûr aussi incomplète qu'inachevée.

La valeur d'échange est parvenue à un règne planétaire. La marchandisation et la financiarisation, qui forment couple, privilégient la consommation sous la « gouvernance » d'institutions supranationales, le FMI, la BN, l'OCDE, l'OMC, étroitement imbriquées. Cela signifie qu'elles imposent leur propre temporalité, le temps de la Bourse, celui de l'immédiateté, à ce point sans projection qu'il soumet l'ensemble des économies à l'anarchie permanente des « lois » du marché ; qu'elles vassalisent les Etats, en limitant leur souveraineté, par le jeu de « fatalités » extérieures, et en les plaçant sous contrôle jusqu'à occuper leur territoire ; qu'elles élaborent, en fonction de leur intérêt propre, les idéologies de légitimation, susceptibles, elles aussi, de varier selon la conjoncture, des proclamations juridiques (Droits de l'Homme, Droit international, Etat de droit, Droit d'ingérence...) au discours martial de la croisade de « l'axe du Bien » et au « conflit des civilisations ». C'est, en conséquence, la nation la plus puissante, savoir les Etats-Unis d'Amérique, qui tire les ficelles d'un théâtre de marionnettes, s'arrogeant toutes les libertés et le pouvoir de les faire reconnaître et accepter par les autres nations, tantôt avec leur consentement plus ou moins résigné, tantôt sous l'effet d'une contrainte plus ou moins appuyée. Les dernières décennies n'ont pas donné tort à Fanon, quand il écrivait : « Il y a deux siècles, une ancienne colonie européenne s'est mis en tête de rattraper l'Europe. Elle y a tellement réussi que les Etats-Unis d'Amérique sont devenus un monstre où les tares, les maladies et l'inhumanité de l'Europe ont atteint des dimensions épouvantables »<sup>53</sup>. Karl Kautsky aurait peut-être trouvé là son « ultra impérialisme ». D'autres parlent d'Empire. Les autres impérialismes n'ont pas pour autant disparu, ni renoncé à leurs rivalités, mais ils sont, malgré quelques bravades, dans une position de subordination, qu'il s'agisse des partenaires de la « triade », Europe et Japon, ou des émergents, Chine, Brésil ou Inde. Je me propose de ranger sous quelques rubriques les conséquences de cette hégémonie, dont il faut remarquer qu'elle a sa propre langue et qu'elle en a fait la langue de l'impérialisme<sup>54</sup>.

---

53 **Les damnés...**, ouvr. cit., p. 240.

54 J'utilise souvent pour qualifier l'anglo-étatsunien l'expression « d'impérialisme de la langue de l'impérialisme ». Malaparte disait déjà : « l'anglais est une langue contre-révolutionnaire » (ouvr. cit., p.157). Jean-Jacques Lecercle en a donné une analyse tout à fait convaincante dans son ouvrage **Une philosophie marxiste du langage** (Paris, PUF, 2004, p. 10, *L'anglais, langue de l'impérialisme*).